

Les Contes du Crépuscule

Loïc de Kermadec

La tour

Je suis très essoufflé. . .

J'ai beaucoup de peine à retrouver une respiration régulière. . . Je n'imaginai pas, que gravir ces escaliers, pussent être si pénible.

Je me suis assis sur une marche de pierre. J'essaie de calmer mon coeur qui livre avec mes poumons et ma cervelle une belle compétition. Le sol me renvoie une froideur qui m'envahit tout entier. Pour un peu, je grelotterais. Je suis néanmoins arrivé au premier étage de la tour. Un rai de lumière traverse une lucarne. Pendant mon escalade, les escaliers m'ont paru se rétrécir en montant. Une odeur de cave moite pèse sur mes épaules, s'empare de mes narines. Je discerne un peu d'âcreté dans cette odeur.

Les murs sont lisses, mais gris presque noirs. Je ne peux pas prétendre que l'endroit est agréable. La pénombre, la nudité du lieu, même la fraîcheur qui me transperce, tout m'inspire l'envie de partir. Pourtant, si je suis là, c'est par ma volonté.

Enfin, je le crois. Un doute soudain m'envahit. Mais non, je chasse tout de suite l'intrus. J'ai l'habitude de réaliser seulement ce que j'ai décidé.

J'entends une vague rumeur. Sans doute, est-ce la circulation, les gens qui bavardent dehors, en bas de la tour, là où j'ai laissé le monde des humains. Ici, je me sens tellement loin de toute la fébrilité de notre société ! Et je dois dire que cela ne me déplaît pas.

Une souris grise traverse furtivement l'espace vide devant moi, puis disparaît dans une fissure du mur. Bien que mon coeur batte la chamade, je me lève et me dirige vers la lucarne. Ce n'est qu'une ouverture dans la pierre. Le mur a au moins un mètre d'épaisseur. Je me penche avec précaution. Je n'aperçois pas le sol. Je n'ose pas m'aventurer plus avant. Je ne sais pas très bien à quelle hauteur, je me situe.

La crainte du vertige, l'appel du sol me cloue en retrait du bord. Je lève les yeux mais je ne vois pas plus le paysage. Il est barré par le feuillage d'un arbre. Au-dessus, je vois le ciel. Il est parfaitement bleu et limpide. Et quelle lumière !

Je retourne dans l'ombre de l'étage. Il me faut quelques instants avant de nouveau habituer mes yeux à la pénombre. L'étage est vide. Pas un seul meuble, pas un seul bibelot n'encombre le sol. Il est couvert d'un plancher en bois que je devine foncé sous la poussière. Sans doute, personne n'est venu ici depuis longtemps, car la poussière n'a pas même gardé le souvenir d'un pas. Les murs sont nus mais propres. Dans une ouverture, je distingue les premières marches de l'escalier qui mène au deuxième étage.

J'ai récupéré un peu. Je me décide, marche après marche, lentement, à monter vers le palier supérieur. Je le crois plus prometteur. Je suis monté trop vite au premier étage, l'enthousiasme me portait. Il faut que je me ménage. La tour possède plusieurs niveaux. Je veux en atteindre le sommet. Qui veut aller loin ménage sa monture, dit-on.

Je sens que quelque chose m'attire plus haut, et presque irrésistiblement.

Les murs me semblent plus clairs à mesure que je grimpe. Mon coeur se remet à pédaler. Une petite pause sur une marche me permettra de reprendre un peu de force. Tiens ! En pensant force, voilà que je me mets à penser nourriture. Une petite barre de chocolat dont je raffole ferait bien l'affaire. Pourtant, je n'ai nullement faim. Habituellement la pensée d'une barre de chocolat me fait saliver. Mais là, il n'en est rien. C'est curieux. C'est juste une idée, quelque chose de strictement intellectuel qui m'a traversé l'esprit. Nous avons déjeuné il y a

moins d'une heure. Sans doute est-ce la raison de mon désintérêt gastrique, et même affectif, car je ne mets même pas à saliver à cette évocation.

C'est comme le temps, je me rends compte soudain qu'il n'a plus de sens. En fait, je ne sais plus quand réellement nous avons déjeuné. Était-ce il y a une heure, un quart d'heure, ou trois heures ? C'est rigolo, je n'ai pas même le souvenir du temps. Je ne sais pas depuis quand je gravis ces escaliers. Je sais seulement que j'en éprouve un vif désir. La tour aurait-elle quelque pouvoir magique !

Je reprends mon ascension. Le deuxième étage est plus étroit que le premier, mais tout aussi vide. Une meurtrière fend le mur toujours aussi épais. Un rectangle de lumière tapisse le sol où le tissu de poussière laineux est plus profond. Curieusement je me rends compte que mes pas n'y laissent aucune trace. Alors que je me dirige vers l'ouverture de lumière, je perçois une rumeur indistincte. Un bruissement de voix dans la profonde paix de la tour me surprend. Ces voix doivent venir d'en bas. Je n'en perçois que des bribes incompréhensibles. En approchant de la fenêtre, ou ce qui en fait office, il me semble mieux distinguer les propos. C'est la voix de ma tendre épouse qui m'appelle, qui, je crois, me crie de revenir. Je discerne un peu d'inquiétudes.

J'ai envie de lui répondre que tout va bien, mais j'ai le sentiment qu'elle ne m'entendra pas. J'hésite à redescendre. Je n'ai pas fait tout ce trajet pour m'arrêter en cours de route. Si je descendais maintenant, je le regretterais toute ma vie. Elle peut attendre un peu. Elle est de nature inquiète. Je ne peux pas me lancer dans une activité sans qu'elle en conçoive une appréhension malade. Certes, je comprends qu'elle m'aime profondément. Néanmoins il me semble qu'elle devrait être moins angoissée à mon égard. Je ne suis pas en porcelaine, je ne vais pas me briser en mille morceaux.

Un éclair fugace me rappelle brusquement son visage alors qu'au volant de la voiture je lui jetais un rapide regard. Je me souviens de la route bordée de platanes que nous empruntions pour nous rendre ici.

Était-ce elle, ou était-ce moi, qui décida de venir visiter cette tour ? Je n'arrive pas à m'en souvenir. Cela n'a pas beaucoup d'importance d'ailleurs. Je suppose que c'est moi, puisqu'elle n'a pas voulu m'accompagner dans cette escalade. A la réflexion, qu'elle ne m'a pas accompagnée me paraît étonnant. Elle est une véritable chèvre, et combien de fois elle me précédait dans nos escapades montagnardes !

Pourquoi ne m'a-t-elle pas accompagné cette fois-ci ? . . . Je n'arrive pas à m'en souvenir.

Je sens mon cœur battre un peu plus vite, comme si une sourde crainte m'assaillait. Mais pourquoi aurais-je peur. Je suis en sécurité dans cette tour. De l'extérieur elle ne me paraissait pas inquiétante. Elle se dressait tout droit jusqu'à une hauteur, il est vrai, assez élevée. Mais là n'est pas le problème. Je me rassure un peu, bien que je perçoive encore les appels, auxquels se mélange d'autres voix, plus graves celle-ci. Finalement, je ne vais pas en tenir compte. J'ai le plus grand désir de monter au sommet de la tour.

De combien d'étages est-elle constituée ? Je ne le sais pas vraiment. J'ai eu l'impression au bas de la tour qu'elle pouvait comporter trois ou quatre niveaux, mais je n'en suis plus très sûr. Je verrais bien.

Une affreuse vision me surprend sur une marche où je m'arrête un instant. Mon corps m'apparaît horriblement meurtri, boursoufflé, ensanglanté. Mon visage est affreusement mutilé. Je le parcours de mes mains, je le sens intact. Mon corps est normal. Puis, la vision disparaît aussi vite qu'elle a paru. Je reprends mon ascension. Curieuse cette fugitive vision ! Serait-ce une prémonition de mon avenir ? Ou peut-être seulement la hauteur, l'effort physique qui me fait halluciner. Ou la tour qui se joue de moi. N'y pensons plus. Je vais me concentrer sur mon objectif qui seul compte maintenant. Je sens que là-haut m'attend un joyau, une merveille et, je ne voudrais pas le manquer pour tout l'or du monde. Cette tour est une promesse.

Une araignée accroche ma vue. Elle glisse rapidement sur le mur puis se recroqueville dans l'encoignure de la marche. J'atteins enfin le troisième niveau. Une mince fente percée dans le mur filtre une lumière blanche, me semble-t-il, assez vive. L'atmosphère est tamisée, cotonneuse, et agréable. Je ne sens plus le froid que je ressentais plus bas.

Le palier minuscule se montre dans tous ses détails. Je ne vois rien d'autres qu'un grand vide. Je m'étonne d'une chose : ces pièces n'ont reçu aucune visite depuis longtemps, c'est évident. Pourtant, je ne découvre aucune trace d'abandon, car, hormis la poussière, aucune toile d'araignée ne pend nulle part, pas plus que je ne découvre les excréments d'une souris qui pourtant, je m'en suis rendu compte, vivent ici.

Cette tour ne reçoit de visiteur que de loin en loin, j'en ai la certitude. C'est la conclusion que je tire à son apparence si désertée.

Mais je crois qu'elle recèle un secret. Je voudrais bien le découvrir. Il me tarde maintenant d'en atteindre le sommet. Je me demande, quel splendide paysage je vais pouvoir offrir à ma vue. J'ai toujours aimé les hauteurs. Elles me donnent un sentiment de liberté, d'espace, de possibilités infinies. J'aime regarder le monde d'en haut,

poser mon regard sur de vastes étendues. Et puis je mérite bien cela, l'ascension est rude, les escaliers escarpés en colimaçon ne rendent pas la montée aisée.

Je me sens mieux maintenant. Je n'éprouve plus d'essoufflement. Je suis presque arrivé au sommet et cela me donne des ailes. Je me précipite dans le dernier tronçon d'escalier. Je n'entends plus aucun son provenant d'en bas. Tout est calme et silencieux. On se croirait dans un monastère. Et quelque part, cette tour possède tous les caractères monacaux.

Soudain, je suis arrêté par un mur. D'abord, je n'y crois pas. Ce n'est pas possible. Je ne suis pas monté jusqu'ici pour me faire arrêter bêtement par un mur ! La déception fait place à mon étonnement. Je m'assois dépité.

C'est impossible, c'est idiot ! Pourquoi ce mur ici. L'architecte, à moins d'être stupide, n'a pas pu ériger un mur au beau milieu de l'escalier. Je lui tourne le dos. Je ne comprends pas sa présence derrière moi. La rage m'étreint. Tout ce trajet, tout cet effort pour me heurter à un mur, à un obstacle infranchissable, plus infranchissable qu'une montagne ! Car je n'ai même pas un marteau, une masse, une pioche pour vider ma hargne sur le mur. Je sens le désespoir me submerger comme une gigantesque vague. Je vais être obligé de redescendre. Non, ce n'est pas possible.

Je me retourne et, oh miracle ! Le mur, l'obstacle que je croyais là, derrière moi, n'existe pas. A la rage et la déception se substitue une joie indicible. Je vois les marches fuir vers le haut. Je sens un léger courant d'air que je n'avais pas remarqué. J'aperçois une faible luminosité qui m'annonce le but.

J'atteins très vite la lumière. Les dernières marches me paraissent faciles. Elles sont en plein air. Aucun mur ne les entoure. C'est merveilleux. La lumière est douce et ne vient de nulle part. Je ne saurais en déterminer la source. Le ciel est bleuté et laiteux. Mais est-ce le ciel ? Je devrais dire l'espace, tout l'espace qui m'entoure est livide.

Je me sens extraordinairement bien. Mon coeur s'est calmé. Je me sens léger, sans fatigue aucune. Je ne pèse pratiquement plus rien. Je pourrais tout aussi bien être un fantôme. Ma peau elle-même m'apparaît pâle et transparente. Je distingue les lignes sinueuses de mes veines et l'opacité des os. Il me semble que mon corps brille comme du verre et devient extraordinairement fragile.

Ma chère épouse aurait du m'accompagner, elle se serait régalée. C'est étrange, mais son visage s'estompe comme s'il disparaissait dans les brumes du souvenir. Je n'en éprouve aucun malaise. C'est sans importance. D'ailleurs le monde qui s'offre à ma vue m'accapare totalement. Quelle euphorique sensation d'être sur un tapis volant au-dessus d'un magnifique paysage vallonné. Je perçois des camaïeux de verts, d'ocres, de jaunes et de bleus. C'est vraiment magnifique.

Je ne me souviens plus de ce que j'ai laissé au bas de la tour. Oui, je n'ai plus de souvenir, mais cela m'amuse. Je parle d'une tour, mais quelle tour ! Je ne ressens plus les émotions qui devraient pourtant s'exprimer avec force. Tout est beau désormais. Je ne suis plus qu'un esprit. Un esprit ? Je veux dire par là que je suis devenu immatériel, sans poids, sans consistance. Mon corps n'est plus ni matériel ni spirituel, mais semble flotter entre ces deux états, à la frontière floue de l'existence et de la non-existence. Je suis un fluide sans apparence. Tout est clair maintenant.